

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claude Mathieu, écrivain

Gilles Archambault

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1985). Claude Mathieu, écrivain. *Lettres québécoises*, (40), 9–10.

Claude Mathieu, écrivain



D'esprit jeune et jeune de corps, Hertel l'était. Il aimait le jeu, sous toutes ses formes: les jeux de mots, la Bourse, le sport. À 67 ans, Hertel venait régulièrement faire sa partie de double-messieurs sur les terrains de tennis de la Cité. Dangereux au filet, il avait de ces coups dévastateurs, rapides et imprévus. À chacune de ses victoires, il aimait, triomphant, provoquer aimablement ses jeunes adversaires en répétant à ceux qui osaient relever le défi que, jamais, lui et son partenaire favori n'avaient été battus (ce qui était la pure vérité) bien qu'à eux deux ils eussent plus de cent ans!

Sous son apparence de petit bonhomme fragile, Hertel tenait la forme. Comme il la tint, un jour, dans la savante arène de la Sorbonne. Il avait été invité à participer à un séminaire de maîtrise et de doctorat. Prévenu à l'avance de la prétention du petit maître des lieux (il s'en trouve quelques-uns dans le monde universitaire), Hertel, au plus grand plaisir des étudiants français peu familiers de la truculence de notre conteur national et au grand dam du professeur-qui-se-prenait-très-au-sérieux, tint le crachoir pendant plus d'une heure en évoquant, avec force exemples à l'appui, les racines rabelaisiennes de la littérature orale canadienne-française et l'irrégion profonde de nos paysans d'autrefois. Ce fut, croyez-m'en, du Louis Fréchette de haute voltige, l'image même du verbe fait chair tombant creux «dans l'fond d'l'entendement» parisien.

Non, il n'est pas mort celui qui fut si vivant. Il laisse près de quarante titres: ses quarante Immortels. Sacré Hertel! □

Yolande Grisé

1. F. Hertel, *Louis Préfontaine apostat, autobiographie approximative*, Montréal, Éd. du jour, 1967, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 70.
3. F. Hertel, *Souvenirs et impressions du premier âge, du deuxième âge, du troisième âge, mémoires humoristiques et littéraires*, Montréal, Stanké, 1977, p. 166.

Claude Mathieu est mort en août dernier. Il avait cinquante-cinq ans. Sa mort est passée inaperçue. Comme il n'avait rien publié depuis 1965, je ne songe guère à m'en étonner. Nous vivons dans un pays et à une époque où un livre n'a qu'une vie éphémère. Si les professeurs se chargent de son destin, on peut espérer une survie de quelques années. On n'enseignait pas l'oeuvre de Claude Mathieu. Il avait donc disparu avant de mourir.

J'ai connu Claude Mathieu en 1955. De trois ans mon aîné, il m'impressionnait alors par sa culture, sa façon d'être. Il n'était pas d'un abord facile, gentil mais distant, doucement ironique. Alors que je lisais avec voracité Balzac et Stendhal, il se passionnait de littérature latine et de la poésie française du seizième siècle.

Nous nous sommes retrouvés à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal. J'ai le souvenir d'innombrables promenades dans les sinistres corridors de cette institution. Les cours nous motivaient parfois, mais j'ai beaucoup plus appris des conversations que j'avais avec cet ami qui devait avoir tant d'influence sur moi. Nous parlions toujours des livres que nous lisions et de ceux

que nous ferions. Claude Mathieu avait alors publié des poèmes dans *Amérique Française*. À cette époque, il se mit à délaisser la poésie pour la prose, découvrant Mandiargues et Larbaud.

Un jour, il fut question de faire paraître à compte d'auteur de courts textes, poèmes ou proses. Jacques Brault (que je connaissais à peine), Richard Pérusse et Claude Mathieu me demandèrent de me joindre à eux. Après réflexion, je déclinai l'offre. Mathieu m'impressionnait trop pour que j'accepte de publier à ses côtés. En 1957, parut donc aux éditions Jean Molinet, *Trinôme*. Les quelques poèmes que Claude Mathieu avait réunis étaient empreints d'un lyrisme et d'une tristesse bouleversante. L'écriture était sans faille et d'une maturité qu'on voit rarement. Le retentissement de cette publication ne fut pas considérable, ce qui était normal. Les trois auteurs étaient jeunes et avaient opté pour la voie étroite.

Claude Mathieu avait choisi l'enseignement. Professeur de latin et de littérature française au Séminaire de Saint-Hyacinthe, il fut tout de suite un excellent pédagogue. Plusieurs de ses anciens élèves, et de ces confrères, me l'ont affirmé. Je n'en fus jamais étonné. Claude

Mathieu lisait sans arrêt, retenait tout, était drôle, connaissait le français comme pas un. Son côté intelligemment cabotin, dont il était le premier à se moquer, lui servait dans une profession moins éloignée qu'on ne le croit généralement du spectacle. C'est de cette époque de Saint-Hyacinthe que nous primes l'habitude de correspondre régulièrement. Ses lettres, toujours superbement écrites, contenaient des listes commentées de lectures et relaient des bonheurs ou des ratés d'écriture.

Alors que je peinais sur un roman que jamais je ne terminai, Mathieu m'annonça un jour dans une lettre qu'un manuscrit dont il était l'auteur avait été accepté par un éditeur. C'est en 1960 que vit le jour *Vingt petits écrits ou le Mirliton rococo*. Les Éditions d'Orphée nous proposaient là un petit livre merveilleux qui n'a pas d'équivalent dans toute la littérature québécoise. Les textes qui le composent sont brefs, intelligents, ciselés, précis. L'argument est souvent mince, et c'est justement cette minceur qui permet à Mathieu de briller. Baroque avec classe, snob et se jouant de ce travers, il multiplie les clins d'oeil. Et en prime à ceux qui savent ne pas trop être éblouis par la virtuosité sans faille de l'auteur, une détresse totale qui apparaît en un éclair.

Ces conversations que nous poursuivions, par lettres ou autrement, faisaient

de plus en plus de place au roman. En 1963, le concours du Prix du Cercle du Livre de France — qui avait alors beaucoup plus d'importance que maintenant — nous rendit compétiteurs. *Simone en déroute* faillit être couronné, cette année-là, Louise Maheux-Forcier l'emportant de justesse avec *Amadou*. En troisième ou quatrième place, je ne me souviens plus, un roman dont j'étais l'auteur, *Une suprême discrétion*, que je n'osais pas même alors placer sur le même pied que le roman de mon ami. *Simone en déroute* raconte sur le mode ironique et loufoque la passion trouble qui lie une bourgeoise vieillissante et catholique à son jeune chauffeur italien. La première partie du livre s'appelle *l'Empire*, la seconde *les Invasions barbares*, la troisième *le Bas-Empire*, le dernier *la Chute*. L'action se déroule dans un Québec qui depuis s'est défait, où le Clergé n'avait pas qu'une petite influence. Pourtant nous pouvons lire ce roman en 1985 sans faire d'ajustement. Il n'a pas une ride.

En 1965, *la Mort Exquise* parut aux éditions du Cercle du Livre de France. Alors qu'on assiste aujourd'hui au Québec à une renaissance de la nouvelle, il ne serait pas indifférent de lire ou de relire ces sept nouvelles de Mathieu. Le ton n'est plus le même. On dirait qu'une brisure s'est accomplie. L'humour raffiné du *Mirliton rococo* et la verve de *Simone en déroute* ont cédé le pas à un

certain désarroi. Mathieu n'était pas homme ni écrivain à s'épancher trop librement. Secret sur tous les plans, il multipliait dans ce livre magique les signes de désespoir. Il y parle constamment de mort, de vie avortée. C'est la culture et la sensualité qui empêchent ses personnages de crever irrémédiablement. L'écriture de ces nouvelles est d'une perfection toute classique que viennent tamiser les élans borgésiens.

Je n'ai pas à faire état ici de la douleur que j'ai ressentie à la mort de Claude Mathieu. En partant si tôt, il m'a laissé désemparé. Dans une certaine mesure, je me retrouve adolescent encore, cherchant chez l'aîné un réconfort teinté d'admiration. Mais je ne veux parler ici que de l'écrivain. Selon moi, il a été victime d'une grave injustice. Il suffit de lire ses livres et de se rappeler certains autres à haute voix célébrés pour se dire qu'on a été bien léger à son endroit. Un écrivain ne publie pas depuis vingt ans, un écrivain ne se mêle pas de la vie littéraire, la belle affaire! Je continuerai à n'avoir que du mépris pour les critiques et professeurs qui vivent des livres d'ici et qui se paient le luxe d'être distraits. Il faut qu'on lise Claude Mathieu. Qu'il se soit tu pendant les vingt dernières années de sa vie ne regarde que lui. L'idée d'une réédition ne me déplairait vraiment pas. □

Gilles Archambault

Hommage

Roger Duhamel

(1916-1985)

La dernière fois que nous avons travaillé ensemble, c'était il y a deux ans, au Château Laurier, dans les studios de la radio de Radio-Canada. Nous devions mettre en boîte deux émissions littéraires où il était question de Claire Martin et de Jean Simard, s'il m'en souvient.

Roger Duhamel était venu directement de Montréal, alerte et vif, bien documenté, avec quelques petits bouts de papier dans sa poche, comme aide-

mémoire. Lorsque nous fûmes installés dans la cellule de verre mi-obscur qui sert de studio d'enregistrement, il me dit qu'il allait m'indiquer d'un geste de la main l'instant où prendrait fin chacune des réponses aux questions que je devais lui poser, «afin, dit-il, qu'il vous soit plus facile de préparer votre question suivante et d'enchaîner le plus naturellement du monde».

Sa première réponse vint spontanément, comme s'il avait dû la répéter à plusieurs reprises; le verbe coulait d'abondance, suivait une logique rigoureuse, tout en se permettant images et renvois, comparaisons et métaphores qui, entre autres, sont les qualités qui caractérisent l'honnête homme. Puis, lorsque vint le moment de s'interrompre, et comme il l'avait promis, je vis Roger Duhamel lever la main bien haute au-